

**Au service secret
de Marie-Antoinette**

Du même auteur chez À vue d'œil :

Au service secret de Marie-Antoinette

– *L'Enquête du Barry*

Au service secret de Marie-Antoinette

– *Pas de répit pour la reine*

Frédéric Lenormand

Au service secret de Marie-Antoinette

La mariée était en Rose Bertin



© 2020, Éditions de La Martinière, une marque de la société EDLM.

© À vue d'œil, 2021, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0466-3

ISSN : 2555-2848

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

Les personnages

Marie-Antoinette :

À peine devenue reine de France, Marie-Antoinette s'ennuie déjà à périr. Entre révérences et fanfreluches, la fonction n'a rien de folichon. La mode et les nouveautés sont sa seule distraction. Jusqu'au jour où elle décide de créer son propre cabinet noir pour se mêler discrètement des affaires de la France... et si possible éclaircir quelques mystères croustillants ! Qui de mieux pour lui servir d'agents secrets que son coiffeur Léonard et sa modiste Rose Bertin ?

Rose Bertin :

La couturière Rose Bertin est aussi exigeante armée de son dé à coudre

qu'elle l'est envers son entourage. Et voilà qu'en plus de devoir parer la reine de robes spectaculaires, elle se voit imposer la cohabitation avec Léonard, ce coiffeur frivole, pour mener des enquêtes dans les salons des marquises comme dans les bas-fonds !

Léonard Autier :

Constamment ébouriffé, Léonard est la star des coiffeurs, le seul autorisé à toucher les cheveux de Marie-Antoinette. Noceur, joueur, buveur, sa vie serait un délice s'il n'était pas contraint à s'associer à la sérieuse et brillante Rose Bertin pour courir après les assassins comme le lui ordonne sa meilleure cliente, la reine de France.

Louis XVI :

« Le pauvre homme », comme le

surnomme Marie-Antoinette, est trop occupé à bricoler des horloges ou des serrures pour s'intéresser à ce que font sa femme ou ses ministres. Heureusement, la reine veille pour deux.

Je ne suis pas la reine, je suis moi.

Marie-Antoinette

1

Des souris et une femme

Au soir du 18 avril 1777, les vendeuses du Grand Mogol, boutique de modes rue Saint-Honoré que tenait la modiste Rose Bertin, s'apprêtaient à poser les volets sur les fenêtres. On servait deux dernières clientes, une dame qui hésitait entre plusieurs bonnets personnalisés et une femme de chambre venue chercher la commande de sa maîtresse.

Rose Bertin était allée acheter des aigrettes dans le magasin d'un plumassier dont le luxe l'avait impressionnée. Certains commerçants étaient décidément mieux installés qu'elle, ils possédaient des salons où la clientèle pouvait flâner parmi une variété

d'articles. Or, malgré les plafonds aux moulures dorées, les miroirs et les lustres en verre de Bohême de sa boutique, Rose s'y trouvait à l'étroit depuis que la faveur de la reine avait multiplié sa clientèle. La trentaine de coutières qu'elle employait se marchaient sur les pieds.

— C'est trop petit, ici, déclara-t-elle, de retour au Grand Mogol, aux demoiselles affairées à ranger les étoffes. Il faudrait s'agrandir. Nous devrions acquérir les échoppes voisines.

Hélas ! l'un des locaux mitoyens était un café florissant qui ne risquait pas de s'en aller.

Quant à l'autre côté, Mlle Maillot, première vendeuse, lui rappela qu'il abritait le salon de ce coiffeur, ce Léonard qui traînait si souvent ici depuis quelque temps.

— Si vous en touchez un mot à la reine, peut-être le forcera-t-elle à déloger..., suggéra l'employée.

L'idée fit aussitôt son chemin dans l'esprit de Rose tandis que ses vendeuses préparaient la dernière commande de Sa Majesté. C'était un vêtement très spécial pour un événement unique dont Rose n'avait le droit de parler à personne. On pouvait dire que très peu de gens étaient au courant : le Premier ministre, le secrétaire d'État aux Affaires étrangères, le chef du protocole, le roi, la reine et elle. Et encore, pour le roi, elle n'en était pas sûre.

La clochette de la porte tinta et une dizaine de provinciaux en tenue de voyage envahirent les lieux.

— Marie-Jeanne ! s'écrièrent-ils en lui sautant au cou.

— Qui est Marie-Jeanne ? demanda

l'une des deux dernières clientes qui s'étaient attardées.

Rose, balayant la question, décréta le magasin fermé et pria ces dames de sortir au plus vite.

— Nous n'avons pas encore établi la facture ! protesta une vendeuse.

— C'est cadeau ! dit Rose en poussant les deux femmes dehors.

Elle ajouta encore quelques rubans sur la pile que chacune avait sur les bras et claqua la porte derrière elles comme si une horde de souris avait menacé d'entrer.

En réalité, les « souris » s'étaient déjà confortablement installées dans les fauteuils de la boutique.

— Les filles, dit Rose à ses vendeuses, rentrez chez vous, reposez-vous, c'est fini pour aujourd'hui. Vous mettrez tout ça en ordre demain matin !

— Mais, Mademoiselle ! Nous n’aurons jamais fini de ranger avant l’ouverture...

— Je ne sais pas si j’ouvrirai demain !

La modiste jeta *manu militari* ses propres employées sur la chaussée. Il était temps : les intrus avaient commencé à engager la conversation avec elles. Une fois l’entrée bien verrouillée, elle se tourna vers la pire espèce d’envahisseurs qu’elle imaginait pouvoir affronter : sa famille.

— Vous n’êtes pas à Abbeville, vous ?
lança-t-elle.

— Nous avons tellement envie de te voir, Marie-Jeanne ! dit l’une de ses sœurs. Tu es bien pourvue, dis-moi !

Ils contemplaient avec admiration le mobilier en bois cèrusé et les étoffes de soie ou de satin abandonnées ici et là. Rose avait devant elle ses frères et

sœurs, quelques cousines et cousins, et sa mère, soixante-quinze ans, aussi pleine d'énergie que sa fille.

— Nous t'avons apporté un cadeau !

On commença par s'embrasser. D'abord les filles : Marguerite, sa mère, Prudence, Euphrasie, Annette et Solange, ses sœurs et cousines. Puis les garçons : Mathurin, Anatole, Bohémond, Marceau et un dernier qui ne lui évoquait aucun souvenir.

— Tiens, je ne le connais pas, celui-là.

— C'est le cousin Géraud.

Elle contemplait un grand dadais de trente-cinq ans avec un long nez.

— Il est célibataire. Nous nous sommes dit que ce voyage pourrait lui profiter... et à toi aussi.

Mon Dieu ! pensa Rose. C'est donc ça, le cadeau !

— Où êtes-vous descendus ?